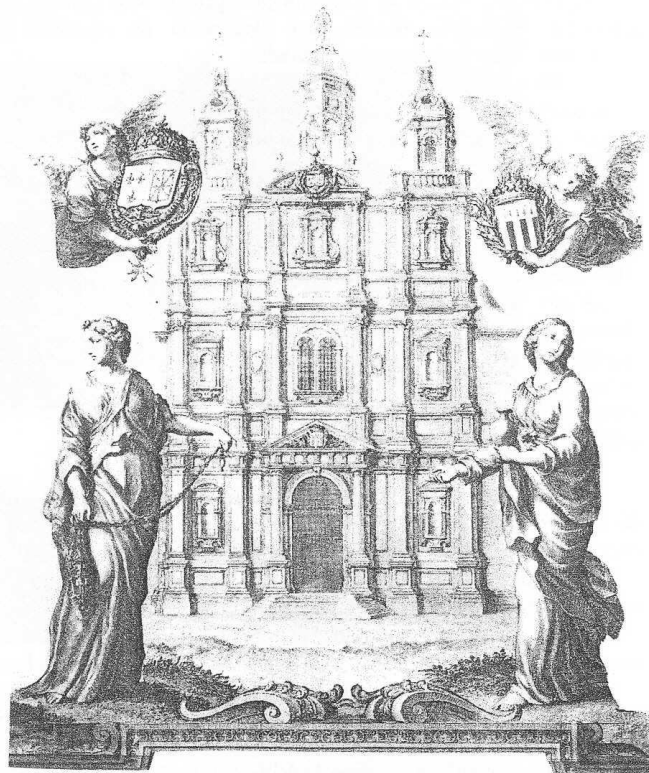


RENNES À L'ÂGE BAROQUE...

« Un collège est un établissement pour plusieurs siècles ; et chaque siècle est bien long. Ce qu'on ne fait pas dans un temps, on le fait dans l'autre¹ »,

Au moment où se tient à Rennes une grande exposition sur le baroque morave², cette réflexion, en même temps qu'elle tempère nos impatiences face aux lenteurs de la rénovation de la cité scolaire, nous invite à évoquer l'un des plus longs chantiers de son histoire, la construction de l'église du Collège, aujourd'hui église Toussaints



Façade de l'église du Collège de Rennes
au XVII^e siècle
Gravure de Grégoire Huret vers 1650³

1636, Dubuisson-Aubenay⁴ traverse la ville de Rennes corsetée par ses trois remparts : celui de la Cité, celui de la Ville Haute et, au sud, celui de la Ville Neuve ; c'est dans la Ville Neuve ou Basse Ville, véritable île enserrée et traversée par des bras de la Vilaine, dans ce quartier d'artisans, celui des

¹ Auteur anonyme de l'*Histoire de la fondation du collège de la Compagnie de Jésus*, 1730 (AD d'I et V))

² Musée des beaux-arts des Rennes : *La Moravie à l'âge baroque* (5 novembre 2002 - 4 février 2003)

³ Frontispice d'une thèse d'un élève du collège (BN)

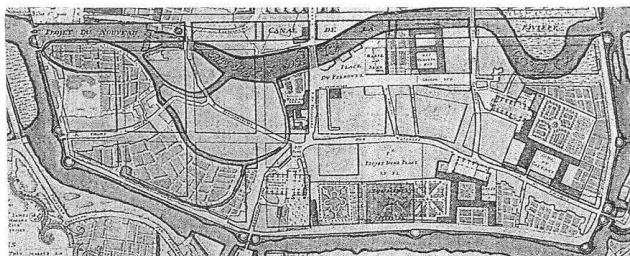
⁴ Dubuisson-Aubenay, *Itinéraire en Bretagne en 1636* dans Archives de Bretagne t IX

« gars de Rennes ...la plupart yvrongnes et séditeux », qu'il découvre le Collège : « ...Un fort beau collège, belle cour en carrée, très belles classes, toutes hormis la théologie, et 2500 escoliers ; beau jardin aboutissant à la rivière, à la rive droite **une église nouvelle encommencée en l'ordre dorique, de pierre blanche et à grain...** »

Trente ans auparavant, le 9 octobre 1606, dans l'acte de fondation par lequel elle confiait la direction du collège municipal à la Compagnie de Jésus, la Communauté de Ville avait « [cédée] et [transporté] aux dits Pères Jésuites les maisons jardins et pourpris » du collège Saint Thomas, créé en 1536, et s'engageait « à leur faire bastir une église capable pour y faire le divin service selon l'Institut de la Compagnie... au lieu et place les plus commodés, ensemble des corps de logis, classes et autres édifices pour l'accommodation dudit collège »⁵

Le nombre des élèves s'étant rapidement accru, Germain Gaultier, architecte parisien recruté par la Ville, fut chargé de parer au plus pressé : c'est par la construction d'une Salle des Actes et de bâtiments scolaires destinés aux classes et au logement de la Communauté que, dès 1611, l'établissement commença à s'agrandir.

Mais bien vite, le local qui, les jours ordinaires, servait de chapelle aux élèves et dont ils partageaient l'utilisation avec la Congrégation des Marchands et Artisans, se révéla, à son tour, trop exigü. Il était situé le long de la rue Saint Thomas, sous la bibliothèque, à droite de l'entrée. Inutile de se rabattre sur la nouvelle Salle des Actes : elle ne pouvait contenir que la moitié des élèves. Pour les besoins du culte, on fut contraint de faire appel à la chapelle du couvent des Carmes tout proche.



•Détail du plan Forestier gravé en 1726 après l'incendie. Il montre dans la basse ville : le Collège et son église, les couvents des Carmes et des Ursulines, l'église de Toussaints et les projets de remodelage urbain. (MB)

Cela ne pouvait durer ! la construction de l'Eglise du Collège ainsi que sa dédicace aux patrons de l'Ordre, saint Ignace et saint François-Xavier⁶ furent décidées en 1623 ; la première pierre posée, non sans querelle de préséance entre l'évêque et la Ville, en juillet 1624 . C'était un faux départ.

L'approbation du général de l'Ordre, parvenue de Rome en mars 1624, était assortie de réserves : la façade était jugée « trop simple » il fallait y « ajouter des ornements » !

Des architectes Jésuites Etienne Martellange d'abord, son disciple Charles Turmel ensuite, remirent donc le travail sur le métier jusqu'à une ultime approbation en 1630.⁷

L'église du Collège, était conçue à l'échelle d'une population scolaire de plus de 2500 élèves et devait être accessible aux autres fidèles, c'était un très gros chantier, le troisième ouvert alors à Rennes.

Dans la Cité, le chantier de la cathédrale, plaquage d'une façade moderne sur la nef médiévale, avançait lentement⁸, mais, dans la Ville Haute, le chantier du Parlement commencé en 1618 enfiévrerait l'agglomération tout entière et mobilisait les forces de la région alentour.

⁵ Cité dans Nicole Renondeau et Paul Fabre *Le collège de Rennes des origines à la Révolution*

⁶ Ignace de Loyola, fondateur des Jésuites, et François-Xavier, missionnaire et martyr, venaient d'être canonisés en 1622

⁷ Version non définitive : dans un dessin de 1629 les tours portant des campaniles ont une élévation inférieure à celle des toitures. Dans la version mise en œuvre par Goict, successeur de Turmel, les tours ont été rehaussées et les toitures masquées par un avant corps central, la façade gagne en puissance mais perd en élan et les campaniles juchés un étage plus haut paraissent désormais un peu grêles.

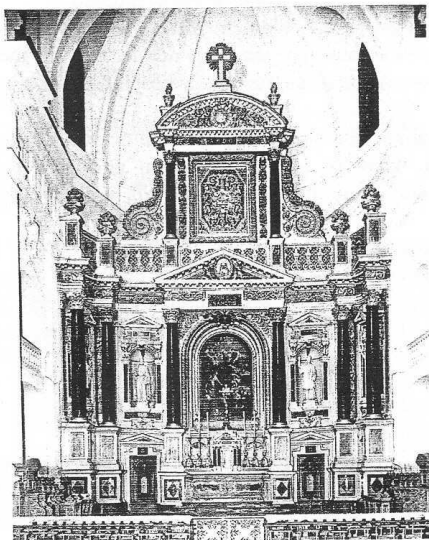
⁸ La cathédrale ne desservant aucune paroisse les travaux commencés en 1547 ne furent terminés qu'en 1704.

Rennes comptait alors moins de 30 000 habitants ; c'était une ville de bois où les charpentiers faisaient merveille mais qui manquait cruellement de maçons qualifiés. Rien d'étonnant donc à ce que Dubuisson-Aubenay n'ait vu, en 1636, qu'une église *encommencée* !

Impressionnant, en revanche, compte tenu de la taille de l'édifice, qu'il ait pu être inauguré dès 1651, vingt ans seulement après sa mise en construction. Le bâtiment du Parlement, à cette date, était bien loin d'être terminé⁹ !

Pour que tout fut parfait toutefois, l'église dut attendre que des autels de pierre et leurs retables, viennent remplacer les autels de bois édifés lors de la dédicace : la Communauté de Ville qui avait payé le reste de l'édifice, en exigeait la construction mais aux frais des Jésuites cette fois.

En 1657, le grand retable central est en place.



D'aspect monumental mais sans effets affirmés de relief, avec ses lignes assez statiques et ses frontons fermés, il doit être rapproché du retable central de la maison professe des Jésuites à Paris que l'on attribue précisément à Turmel, l'architecte de l'église du Collège de Rennes. Ce retable imposant mais aux lignes « sages », a été construit dans un esprit assez proche de ce que l'on nomme aujourd'hui, « l'atticisme », cette alliance de magnificence et de retenue, qui prévalait alors dans les constructions et les décors de la capitale, cet esprit même que Salomon de Brosse avait insufflé, de l'autre côté de la Vilaine, à la façade d'un Parlement conçu par Germain Gaultier.

Les retables des autels latéraux construits postérieurement entre 1672 et 1675, avec leurs frontons en arc surbaissé interrompu par d'énormes guirlandes de fleurs, correspondent, en revanche, à une esthétique plus nettement « lavalloise »¹⁰.

Telle qu'on la découvre aujourd'hui, l'église du Collège devenue église de Toussaints en 1803¹¹, a peu changé par rapport à l'édifice que Gilles de Languedoc qualifiait « *de plus beau monument de son espèce dans la province* »¹² admiration partagée par le président Christophe-Paul de Robien lorsqu'il écrivait que « *l'église à la moderne [de la maison des Jésuites]* » était « *très belle* ».

Parmi les modifications, notons pour l'extérieur

-la destruction, dès le XVIII^e siècle¹³, du campanile en bois couvert d'ardoises qui coiffait la croisée du transept et dont la silhouette était similaire à celle des campaniles des tours.

-le remplacement au XIX^e siècle de la majeure partie des pierres de la façade qui tout en respectant la conception de l'original, comme l'attestent les gravures, a fait disparaître nombre d'ornements à commencer par les blasons de la ville qui n'y ont pas été resculptés.

⁹ L'inauguration des bâtiments a eu lieu en 1655, 37 ans après le début des travaux. Restait à réaliser les décors...

¹⁰ Cf François Bergot, *L'église de Toussaints à Rennes*-1973. Les sculpteurs lavallois ont développé dans l'Ouest une tradition maniériste du retable inspirée du maître-autel de la chapelle de la Trinité, construit vers 1610-15 par Martin Fréminet, au château de Fontainebleau. Le chef de file de cette Ecole, Pierre Corbineau résidait depuis 1646 à Rennes ; il avait, en 1633, construit pour les Jésuites, le maître-autel de l'église de leur collège de La Flèche.

¹¹ Elle remplaçait en en prenant le nom, l'ancienne église paroissiale incendiée accidentellement en 1793.

¹² Gilles de Languedoc, greffier de la communauté a laissé un manuscrit daté de 1724, intitulé *Recueil historique de tout ce qui s'est trouvé de plus remarquable et de plus important touchant la ville de Rennes...*

¹³ Vraisemblablement peu de temps après le départ des Jésuites en 1762.

- la disparition à cette occasion des balustrades des tours remplacées par des murs

A l'intérieur,

- le percement de passages entre les chapelles latérales qui, par leur transformation en bas-côtés, adaptait le sanctuaire à sa fonction d'église paroissiale.
- le remplacement des statues du retable du maître autel.

Pour autant que le permettent les échafaudages actuellement dressés dans la nef, nous pouvons donc, aujourd'hui encore, y admirer un pur produit de l'art baroque jésuite français.

Elaboré à partir du foyer romain, l'art *baroque* est fils de la Réforme Catholique¹⁴ qui en matière artistique mérite pleinement le qualificatif de Contre-Réforme

Pour saisir l'enjeu de cet art il faut comprendre que la différence entre *église* et *temple* procède, au XVII^e siècle, de visions radicalement différentes des rapports entre les mondes divin et humain.

Pour les protestants, la nature de ces deux mondes est si radicalement différente qu'aucun contact n'est envisageable entre eux ; cela frappe pour eux d'*hérésie* toute croyance en des formes de médiation jusque là admises : la Vierge, les Anges, les Saints, l'Eglise militante. Le temple protestant est vide pour que puisse mieux s'y déployer la Parole.

Pour le réformé (calviniste) la communion par le pain et le vin n'est qu'une commémoration humaine du dernier repas pris par le Christ avec ses disciples. Tout au plus le luthérien confère-t-il à cette commémoration de la messe, le pouvoir de convoquer sur l'assemblée des fidèles la présence réelle de l'Esprit Saint.¹⁵

A l'inverse, le fidèle catholique, considère que, dans le monde humain, il existe un lieu de contact possible avec le divin : c'est l'espace consacré de l'*église* et, dans cet espace consacré, grâce à la *transsubstantiation* opérée par le prêtre célébrant l'eucharistie, la présence non seulement réelle mais physique de Dieu dans l'*hostie consacrée*. L'architecture de l'église et des retables s'organise donc autour du *tabernacle* et l'objet sacré vers lequel convergent les regards des fidèles est l'*ostensoir*.¹⁶

Puisque le contact est possible, les intermédiaires sont réhabilités, exaltés,

- le prêtre que le sacrement de l'ordre distingue et sépare du troupeau des fidèles,
- les saints et les saintes, tout au moins ceux que le Concile a accepté de retenir comme authentiques¹⁷

en épurant leur légende.

- la Vierge, la Vierge en Assomption, la Vierge divinisée de l'Immaculée Conception dont la représentation se répand sous l'influence de l'Espagne.

- partout des anges, des anges petits ou grands, toujours gracieux mais aussi toujours graves.

Chaque édifice catholique baroque puise dans ce répertoire codifié ce qui correspond à son programme propre. L'église du Collège de Rennes répond aux exigences de l'Ordre des Jésuites.

Par son plan tout d'abord.

Sans bas-côtés, puisque l'on n'y fait pas procession, sans chœur puisque l'on n'y chante pas l'office mais, en revanche, avec des oratoires à l'étage du transept permettant aux pères de prier et méditer face au tabernacle, avec également des chapelles latérales pour la dévotion privée des fidèles.

Par son décor ensuite.

Le programme iconographique glorifie l'Ordre et répond à des exigences didactiques naturelles dans un établissement d'enseignement.

¹⁴ En réponse au séisme religieux engendré par les conquêtes du protestantisme luthérien et réformé, le Concile de Trente (1546-1562) a réaffirmé en les redéfinissant les dogmes de l'Eglise Catholique, il a aussi élaboré toute une stratégie de reconquête des fidèles qui passait par des réformes disciplinaires mais aussi la mobilisation des ressources artistiques au premier rang desquelles se trouvaient les arts plastiques (architecture, sculpture et peinture)

¹⁵ Consubstantiation

¹⁶ Pièce d'orfèvrerie qui permet à travers un cristal ou un verre de contempler l'hostie consacrée ;

¹⁷ Ce qui n'implique pas forcément leur existence historique.

On ne s'étonnera pas de voir reproduit en maints endroits le trigramme **IHS** : inventé par Bernardin de Sienne (1380-1444) ce trigramme qui glorifiait le nom de Jésus avait été choisi comme blason par la Compagnie de Jésus dont la devise AMDG (ad maiorem Dei gloriam) est également présente dans l'édifice. Aucune surprise à reconnaître, flanquant le tableau du retable central, les statues de Saint Ignace et Saint François-Xavier, héros de l'Ordre et patrons de l'église. Ce qui est insolite c'est de ne pas les voir, comme ailleurs, en compagnie de Charlemagne et de Saint Louis¹⁸.

Les trois retables sont conçus pour recevoir de grands tableaux que l'on avait coutume chez les Jésuites, de changer en fonction des périodes de l'année liturgique ce qui leur donnait, par delà leur rôle symbolique, un rôle pédagogique.

Il est malheureusement difficile aujourd'hui en raison des échafaudages de voir l'ensemble des motifs iconographiques qui courent le long de l'édifice sur chacun des métopes de la frise : instruments de la Passion, objets du culte, symboles, lettres enlacées formant SI (societas Jesus) ou MA pour Maria. Chacun d'entre eux pouvait servir à se remémorer, à prier et à méditer.

C'est cette clarté du message associé à la lisibilité de l'ensemble de l'édifice qui nous fait mieux mesurer le génie propre du baroque jésuite français par comparaison avec ce que l'on devine de véhémence dans l'art baroque morave tel que nous le présente l'exposition en cours.

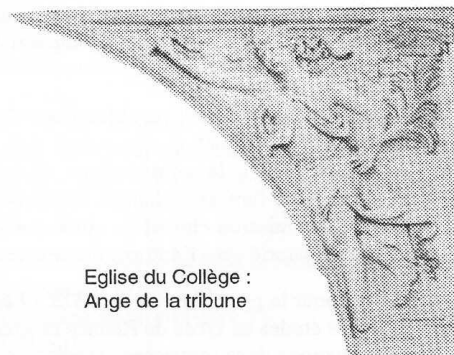
Peut-on rendre compte de ces différences ? Toute réponse est hasardeuse, essayons cependant.

La *modernité* qui triomphe à partir du XVI^e siècle, peut être définie comme l'acceptation consciente d'un triple héritage, non seulement celui de « Jérusalem » mais aussi celui d'« Athènes et de Rome ». Or, du point de vue formel, nous constatons que le royaume de France au début du XVII^e siècle, penche avec constance vers ce qui, dans l'héritage gréco-romain, est plus proche de la simplicité grecque que de l'emphase romaine.

On y a vu des motifs politiques, une crispation française, face à un art baroque romain qui triomphait non seulement au-delà des Alpes mais aussi outre-Meuse et outre-Pyrénées ; la marque, en somme, d'une monarchie qui prenait de l'assurance et cherchait son propre style. Ce n'est qu'une des clés et elle vaut plutôt à usage des bâtiments civils.

Revenons au combat de l'Eglise catholique pour la conquête des âmes.

Les églises devaient être magnifiques car rien n'était trop beau pour la « maison de Dieu ». En Italie, en Autriche, en Bohême, en Espagne, aux Amériques, les Jésuites, fer de lance du combat, n'avaient pas hésité à jouer de la puissance des contrastes architecturaux, du dynamisme de la statuaire, de la profusion des ors, de l'illusion des trompe-l'œil, pour donner au fidèle une « vision de paradis ».



Eglise du Collège :
Ange de la tribune

Comment expliquer que dans la chapelle du Collège de Rennes la beauté de l'édifice fût, par comparaison, aussi austère ? Osons une hypothèse... (suite p 13)

¹⁸ Ce programme politique qui liait l'Ordre à la monarchie locale, a sans doute été respecté au XVII^e mais les statues actuellement en place sont des acquisitions de 1869

Rennes à l'âge Baroque (suite de la page 9)

Presque partout en Europe, le combat catholique contre l'Hérésie était alors frontal qu'elle fût protestante dans l'Europe du Nord, musulmane dans l'espace ottoman, marrane ou morisque en Espagne. Dans le royaume de France, en revanche, force était, depuis la signature de l'Edit de Nantes¹⁹, de composer avec l'adversaire : qu'il s'agisse des *adversaires de l'extérieur*, les Réformés, qui appartenaient souvent à d'illustres familles²⁰ mais aussi des *suspects de l'intérieur* de l'Eglise, ces Jansénistes si proches des Réformés sur la question de la grâce.

Si les Réformés sont peu nombreux à Rennes où ils ont un temple à Cleunay, le courant janséniste est dominant chez « ces Messieurs du Parlement de Bretagne ». Les uns et les autres travaillaient ensemble dans la sphère publique, leurs enfants se côtoyaient sur les bancs du Collège de Rennes. La sensibilité des uns influençait celle des autres. Le dépouillement protestant, la rigueur janséniste tempéraient le zèle romain.

Il n'eût servi à rien de réveiller, par une profusion de figures, les tentations iconoclastes²¹. A Rennes comme à Paris, les architectes Jésuites l'ont bien compris qui sans en rabattre sur l'essentiel, ont tablé sur l'émotion qui naît de l'harmonie plutôt que sur celle qu'engendre le « dépaysement »

¹⁹1589. Apaisement des « guerres de religion » et affirmation d'un état monarchique transcendant le clivage religieux.

²⁰Par exemple dans la province de Bretagne, le duc de Rohan avait été un des chefs de la Réforme.

²¹Iconoclasse = destruction des images, celles effectuées par les protestants avaient déclenché les guerres de religions.